

Nelson Freire, génie du sensible

Pianiste parmi les plus célèbres, le Brésilien est à Genève pour deux concerts attendus. Rencontre

Rocco Zacheo

Sur une scène à peine éclairée, que les musiciens de l'Orchestre de la Suisse romande ont désertée après les répétitions, se dessinent dans la pénombre les silhouettes bombées de contrebasses posées sur les chaises. A peine plus loin, surplombant les premières rangées du parterre, le piano, sur lequel se plie une figure à la tignasse blanche. On entend le «toc-toc» d'un métronome et un passage du *Concerto pour piano et orchestre op.54* de Schumann. Nelson Freire, pianiste parmi les plus doués et célèbres de sa génération, laisse parler son toucher légendaire. Il peaufine ainsi, d'un air studieux, le programme qu'il jouera ce soir - dans un concert pour la Fondation Dr. Henri Dubois-Ferrière Dinu Lipatti - et demain au Victoria Hall.

Artisan méticuleux

Musicien à la discrétion désarmante, le Brésilien n'est pas à proprement parler une figure médiatique. Parce qu'il n'a jamais cherché une exposition particulière. Et lorsqu'il accepte de se plier à l'exercice de l'interview, ses propos laissent entendre un souci de pondération. A Genève, l'homme se frotte à un vieil amour: cette œuvre de Schumann qu'il a enregistrée dans un lointain 1968, à l'âge de 24 ans, avec le chef Rudolf Kempe. Un fait d'armes discographique longtemps isolé et marquant pour un musicien qui a dû attendre 2002 pour signer enfin un contrat avec une grande maison, Decca.

Les souvenirs de ces temps éloignés? Ils sont précis: «J'ai joué ce *Concerto* pour la toute première fois à cette occasion. Je ne l'avais jamais abordé auparavant, pas même en public. Aujourd'hui, lorsque je m'y confronte, je découvre toujours quelque chose,



Nelson Freire a donné son premier concert à 5 ans dans sa ville natale, Boa Esperança. MAT HENNEK

entre ses lignes claires et mystérieuses. Le contraire serait mauvais signe, d'ailleurs. Si je n'y trouve plus rien, je prends de la distance, j'arrête de la jouer chez moi et je finis par trouver la solution.» Nelson Freire, on le devine, est un artisan méticuleux qui aime ciseler et prendre le temps pour le faire avec finesse. C'est ainsi que ses enregistrements consacrés à Chopin, Debussy, Bach et d'autres encore constituent le plus souvent des corpus qui font référence. Ce sont pourtant des jalons sur lesquels il ne tient pas à s'attarder a posteriori: «Depuis longtemps, je n'écoute plus mes albums. Parce que j'y perçois les erreurs. Et parfois, l'absence de distance par rapport aux œuvres gravées. Je préfère écouter mes collègues ou, encore mieux, les voir sur scène quand je peux.»

On le sait, l'art pianistique et, plus généralement, la musique classique, sont peuplés de toutes sortes d'enfants prodiges. Nelson Freire en a été un. Son premier

recital? A 5 ans seulement, dans sa ville natale de Boa Esperança. Débordés par tant de talent, ses parents ont décidé qu'il fallait déménager à Rio de Janeiro et permettre ainsi au petit de faire éclore toutes ses promesses. Cette époque, au début des années 50, est traversée par des pédagogues marquantes: Lucia Branco et Nise Obino. Et aussi par la grande Guiomar Novaes, une idole qui honorerait le musicien en herbe d'une étiquette plus que flatteuse: le petit Rubinstein.

Une médaille Dinu Lipatti

«Je dois mon amour pour le *Concerto* de Schumann à un enregistrement de Guiomar Novaes précisément. Mais je vais vous dire une chose: autant j'adorais suivre cette pianiste sur scène, autant ses disques me laissaient parfois dubitatifs. Ce *Concerto*, par exemple - et je m'en souviens très bien - m'avait un peu déçu. Je l'avais trouvé trop mélo et un peu mou. Cette œuvre de Schumann

est si délicate qu'en y mettant trop de sentiments, on risque d'ajouter du sucre au miel.»

Par une suite d'association d'idées, les mots de Nelson Freire filent vers la version iconique qu'a livrée un jour Dinu Lipatti, interprète dont la légende se refuse aux rides, cent ans après sa naissance et cinquante-sept après sa disparition à Genève. Puis il évoque une médaille reçue à Londres à l'âge de 20 ans, qui portait le nom du pianiste roumain. Distinction que Freire partage avec son amie de toujours, Martha Argerich.

Les rares éclairages encore allumés s'éteignent les uns après les autres. L'obscurité s'épaissit et il faut alors se résigner: le pianiste ne pourra plus plonger dans les partitions. «Si le concert ne se déroule pas bien, ce sera de votre faute.»

Nelson Freire (piano), avec l'OSR et Jonathan Nott (dir.), Victoria Hall, le 22 et le 23 mars à 20 h. Rens. www.osr.ch